

# 24 Culture

3<sup>e</sup> FESTIVAL DE THÉÂTRE CONTEMPORAIN

## Un visionnaire de la scène

Déroutants et passionnants à la fois, les deux spectacles de Gerald Thomas, à l'enseigne de la Dry Opera Company, ont constitué la grande découverte de la manifestation lausannoise. Final de qualité pour bilan (presque) tout positif.

PAR  
JEAN-LOUIS KUFFER

Est-il encore possible, aujourd'hui, de renouveler le langage théâtral? Tout n'a-t-il pas été dit, et les créateurs de cette fin de siècle ne sont-ils pas réduits à répéter leurs devanciers? C'est ce qu'on se sera souvent dit, depuis les années soixante, en assistant à d'innombrables «recherches» se réclamant de la notion d'avant-garde pour justifier à peu près n'importe quoi. Après ces tâtonnements azimutés, qui avaient pour point commun de rompre avec le répertoire, on a pu observer un retour significatif au texte, dont le meilleur exemple est, ici, la remarquable version des Géants de la montagne de Pirandello, signée Jacques Gardel.

Parallèlement à cette synthèse, le «faiseur de théâtre» Gerald Thomas, fils d'émigrés juifs allemands né à Rio de Janeiro, éduqué partiellement à Londres et longtemps mêlé à l'avant-garde théâtrale new-yorkaise (il a travaillé à La Mama et professe une grande admiration pour Bob Wilson), aura marqué cette troisième édition du Festival international de théâtre contemporain avec deux spectacles d'une éblouissante originalité, qui réalisent et dépassent les visées du théâtre musical des années septante, dans une forme admirablement aboutie.

Dès la première image de *The flash and crash days*, nous nous voyons transportés dans un univers à la fois insolite et fascinant, dont l'onirisme cauchemardesque le dispute à un humour dingue de chaque instant. Sur le canevas des relations exacerbées liant une mère et sa fille (évoquant à la fois *Cendrillon*, *Le crépuscule des dieux* et les pages les plus hard de la *Psychopathia sexualis* du bon vieux Doktor Krafft-Ebing), le metteur en scène élabore une sorte de grand poème théâtral où les répliques sporadiques des comédiens (à commencer par Fer-



«The flash and crash days», par la Dry Opera Company, au Municipal.

Philippe Maeder

nanda Montenegro et sa fille Fernanda Torres, deux époustouflantes actrices brésiliennes) s'intègrent dans l'ensemble de la bande sonore et de la scénographie (signée Daniela Thomas) ou des éclairages dignes de Bayreuth. Impossible à décrire, un tel spectacle en impose à la fois par sa puissance émotionnelle et sa beauté plastique, l'intelligence narquoise qui l'organise et la poésie qui en émane.

Plus déroutant, mais plus génial encore à notre sens, le deuxième

spectacle présenté à Lausanne par Gerald Thomas, sous le titre de *Saints and clowns*, cristallise une fantastique interprétation de ce que signifie symboliquement l'effondrement du Mur de Berlin. Le discours d'adieux de Gorbatchev ponctue cette traversée inénarrable des enfers contemporains où les discours éclatent à l'instar des identités communautaires ou personnelles, tandis que resurgissent ce qu'il est désormais convenu d'appeler les «vieux démons». Ainsi toute rhétorique, et

jusqu'à la plus suavement trompeuse qui débite ses clichés de liberté et de justice, ou de paix et de bonheur, se trouve-t-elle mise en pièces par les visions décapantes et l'humour panique du «faiseur de théâtre», dont l'apparente incohérence du propos (un peu comme le Fellini de *Répétition d'orchestre*) laisse en chacun la trace indélébile d'une parole littéralement inouïe.

Sans donner dans l'autosatisfaction, c'est un bilan presque tout positif que Jacques Gardel peut tirer

de la troisième édition de ce festival. En une semaine, les dix spectacles proposés cette année (38 représentations, deux annulées) ont attiré 7300 spectateurs, représentant une moyenne de fréquentation de 80%. Deux spectacles n'ont pas obtenu l'audience espérée: il s'agit de *Ghetto*, présenté par le Nowy Teatr de Poznan en langue polonaise au Théâtre municipal; et du *Romanyana*, donné en plein air à Vidy et qui a dû être supprimé à deux reprises. En revanche, le *Roméo et Juliette* du Footsbarn a drainé des foules en dépit des intempéries. Financièrement parlant, en attendant d'obtenir les chiffres définitifs, Jacques Gardel se dit optimiste, convaincu qu'un éventuel déficit ne dépassera pas une marge modeste.

Se donnant pour vocation d'offrir, au public romand, l'occasion de découvrir et de comparer des démarches théâtrales très variées, le festival a vu, cette année, la palette de ses spectateurs s'élargir du fait de la coproduction avec Vidy et de la possibilité d'utiliser les cartes saisonnières de l'institution jumelée à Kléber-Méleau et de l'Arsenic, au risque évident d'une baisse de recette puisque lesdites cartes mettaient le prix d'entrée à 10 francs. Si l'édition 1992 est moins fournie en spectacles que les précédentes, il semble que nombre de spectateurs auront mieux suivi l'ensemble de la manifestation, dont la quatrième édition est fixée à 1994.

Grosse déception enfin, liée à l'apathie des gens de théâtre de nos régions, auxquels des ateliers étaient proposés sous la direction de metteurs en scène invités. Résultat: quatre pelés au cours du remarquable Eugénie Korin, et pas un tondu chez Gerald Thomas, certes encore peu connu. Or ce manque de curiosité s'est vérifié dans les salles, où les metteurs en scène et autres comédiens romands ne se sont guère signalés non plus. Encore heureux que le public se soit montré plus talentueux...

J.-L. K. □